

A un accès de toux plus violent que les autres, une fillette qui depuis un instant, placée à côté de la malade, donnait des signes d'impatience et de douleur, non dissimulés, se leva vivement.

—Mère, dit-elle à Mme Saint-Raphaël, j'ai fait ce matin, dix boutonnières de plus que ma tâche, suis-je libre ?

La directrice sourit.

—Toujours la plus vaillante, sinon la plus sage, ma Clothilde, dit-elle doucement. C'est bien. Mais pourquoi veux-tu être libre et qu'as-tu à me demander ? Car je vois au fond de tes yeux dans lesquels je lis si bien que tu désires quelque chose.

—Vous ne vous êtes pas trompée, mère.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Le docteur a recommandé que ma mère Madeleine aille de temps en temps se promener un peu sous les grands pins. Le soleil est chaud, l'air très doux, permettez-moi de l'accompagner, cela lui fera du bien.

—Va, mon enfant. Mais ne lalaisse pas se fatiguer : prends bien soin d'elle.

Les yeux de l'orpheline eurent une incroyable intensité d'expression.

—O mère ! murmura-t-elle sur un ton de reproche, est-ce que j'ai besoin de cette recommandation quand il s'agit d'elle.

Ce mot *elle*, surtout avait été dit avec une émotion simple et profonde, extraordinaire chez une enfant de cet âge.

Sur un signe de la directrice, Mlle de Boves s'était levée et avait suivi la jeune fille vers une des grandes portes-fenêtres, au delà desquelles on apercevait les premières futaies d'un parc magnifique.

Elles allèrent un instant sans prononcer une parole ; la fillette seulement avait pris la main de la malade et l'avait appuyée sur son bras, marchant tout doucement à son petit pas, car un rien l'essoufflait, s'arrêtant de temps en temps pour la regarder de ses grands yeux expressifs pleins d'une affection sans nom, mais au fond desquels tremblaient des larmes.

Il faisait un temps superbe. On suivait un chemin adorable, bordé d'une haie vive de sureaux et d'églantiers, alors en pleine floraison. Les lilas et les seryngas des massifs voisins étendaient sur le sentier leurs têtes embaumées et couvraient de leurs fleurs tombées, ainsi qu'une fine jonchée, la mousse fine où s'enfonçaient les petits pieds fatigués de la sœur Madeleine.

Le chemin arriva bientôt à une sorte de pont rustique jeté sur un ruisseau et fait d'arbres encore couverts de leurs écorces. Tout autour les allées du parc formaient un rond-point où l'on avait établi des bancs agrestes.

La religieuse et l'enfant s'assirent toutes les deux.

Mais la marche, quoique courte, avait épuisé Mlle de Boves.

Elle se renversa légèrement en arrière, eut une nouvelle quinte de toux et porta son mouchoir à ses lèvres.

Quand elle le retira, il était maculé de sang.

—Seigneur !... s'écria Clothilde en faisant craquer les articulations de ses doigts dans un geste brusque, je le savais bien moi que vous étiez malade !

Sœur Madeleine l'attira vers elle.

L'enfant s'agenouilla à ses pieds.

—Ne sommes-nous pas entre les mains de Dieu ? dit-elle doucement en caressant les cheveux de la fillette.

—Oh ! non ! ne parlez pas de la sorte, s'écria celle-ci. Que deviendrais-je si vous n'étiez plus là, vous tout ce que j'aime, tout ce qui m'aime aussi !...

Avec une expression de tendresse infinie, d'adoration sans bornes, elle ajouta ce mot si doux.

—Maman !

Un divin sourire erra sur la bouche pâle de Madeleine, ses yeux brillèrent, mais surmontant aussitôt l'émotion qui l'étreignait :

—Tais-toi, dit-elle très bas, si l'on t'entendait !

—Eh bien quoi ? Est-ce que je fais mal de vous aimer comme ma mère que je n'ai pas connue, comme mon père qui est mort, comme la famille que je n'ai pas eue. Chère, chère maman adorée !... Et ne l'êtes-vous pas vraiment ma mère, vous qui

m'avez reçue toute petite ici, dans cette grande maison froide ; qui m'avez enseigné tout ce que je sais, qui m'avez aimée surtout !... Ah ! est-ce que je vous adore et que je ne vis que par vous et pour vous ?

—Si, si, mignonne chérie ; mais une religieuse ne doit aimer que Dieu, notre révérende mère supérieure le dit toujours, tu sais bien.

—Est-ce qu'elle comprend nos cœurs, elle ; est-ce qu'elle se doute que certaines personnes mourraient si elles ne pouvaient aimer quelqu'un par-dessus tout, penser à lui, s'y dévouer constamment. O chère maman, guérissez et je ne vous quitterai jamais, et je me ferai religieuse, moi aussi, pour vivre toujours à vos côtés, dans votre ombre, rendre à votre vieillesse tout ce que vous avez donné de soins et d'amour à la petite orpheline qui est devenue votre fille et qui, grâce à vous, n'a pas été seule au monde.

Silencieusement, la religieuse serrait dans ses bras la fillette qui s'était assise à ses côtés.

Clothilde se tut quelques instants.

—Parle, dit la sœur, moi, je ne peux pas, cela me fait mal.

La fillette la regarda et une nouvelle anxiété parut sur ses traits plus fins qu'un pastel.

Les enfants heureux, auxquels la vie sourit, ne se rappellent pas de très loin, dit-elle mélancoliquement, au bout de quelques secondes. Moi, maman, je me souviens comme si c'était hier de l'époque où je suis arrivée ici ; surtout des derniers mois que j'ai vécus à Villers-Feuillu. Ma pauvre mère Martine m'aimait bien aussi, et dans notre chaumière j'étais heureuse.

Pendant qu'elle allait faire des journées chez les voisins moi je gardais la vache le long des chemins, et quoique toute petite, je savais faire la soupe. Le soir venu, j'allais à sa rencontre. Quelle joie de nous retrouver !... Et comme elle était contente de me rapporter la friandise qu'on lui donnait pour moi dans le village, tantôt un gâteau, tantôt un peu de viande, tantôt une pomme. On lui avait dit que son mari était mort. Et de fait, j'allais avoir six ans, et il n'était pas encore revenu. Elle portait même son deuil, quand un jour, un mendiant arriva devant notre porte avec un gros bâton à la main et une besace sur le dos. Il avait si mauvaise mine, que tous les chiens de la campagne couraient sur lui et voulaient le mordre. Le loqueteux s'arrêta devant notre chaumière.

—C'est ici que demeure Martine Fresnay ? me demanda-t-il.

Ses yeux étaient méchants, il me faisait peur.

—Elle est à travailler, répondis-je toute tremblante, et elle ne reviendra que très tard, ce soir.

—Tant pis, fit-il, j'entre tout de même.

Et sans façon, en effet, il franchit le seuil de la maison, déposa son sac au milieu de la chambre, s'assit contre la table et me dit :

—C'est chez moi ici, donne-moi ce qu'il y a à manger et à boire.

Ahurie, plus épouvantée que jamais, je le regardais.

—Plus vite, cria-t-il en colère. Vas-tu obéir, quand j'ordonne, fainéante !

Ces insultes, ce ton me révoltèrent. Quoique petite, j'étais déjà orgueilleuse.

—Je n'obéis qu'à ma mère Martine, dis-je sans sourciller.

Il voulut lever son bâton sur moi.

Je le regardai et ne bougeai pas.

Tout à coup, il détourna la tête en grommelant :

—C'est bien ! c'est bien !... Patience, Eusèbe, mon vieux. Faut pas taper, mais tu te débarrasseras bien quand même de cette vermine.

Le soir, lorsque ma pauvre mère Martine revint, elle faillit tomber à la renverse en reconnaissant dans le vagabond en guenilles et de si mauvaise mine, Eusèbe Fresnay qu'elle croyait mort.

Quinze jours durèrent il y eut dans notre chaumière si paisible jusque-là, des scènes à croire qu'on se tuait.

Au bout de ce temps, mère Martine alla avec moi chez Mme de Romilly.

Elle entra seule au salon, tandis que je jouais avec Robert, mon petit camarade qui venait me voir tous les jours pendant les vacances, chaque année. . . .

Deux heures après, elle ressortait les yeux rouges et le visage tout pâle.

—Il faut faire ce que je vous ai conseillé, Martine, dit-elle, si vous n'avez pas la force de vous séparer de ce chenapan. Vous n'avez pas le droit d'exposer la vie de Clothilde.

Ma mère recommença à pleurer plus fort.

—Robert, continua Mme de Romilly, embrasse Clothilde ; elle va aller au couvent apprendre à travailler, tu ne la reverras probablement pas de longtemps.

Mon cœur se serra très fort.

A peine si je sentis les baisers de mon cher petit compagnon si doux, si attentionné pour moi, à peine si je vis le chemin par lequel je passai, à peine si je compris les paroles des voisines qui toutes déploraient de me voir partir.

J'allais quitter celle qui m'avait élevée, notre pauvre maisonnette où j'avais été si heureuse ; Boussette, la vache qui, paraît-il, m'avait nourrie, et qui me connaissait si bien.

Et plus loin que cela, je voyais les grands murs noirs du couvent où j'allais être enfermée comme dans une prison.

—Pauvre petite ! murmura Madeleine, moi aussi, j'ai pensé jadis que le couvent serait une prison. Et cependant, à nous qui étions seules au monde, toutes les deux, il a été une chère maison hospitalière.

—Oui, vous, parce que vous y avez trouvé mère Saint-Raphaël ; moi, parce que je vous y ai rencontrée, maman. Mais les autres ? . . .

Mlle de Boves poussa un soupir et ne répondit pas.

Clotilde continua.

—Ai-je été assez malheureuse, ici toute seule, dans les commencements ! Au fond de mon petit lit blanc, je pleurais toute la nuit, je me souviens bien ! . . . Je regrettais ma pauvre mère, ma maisonnette, Roussette et le grand air. Le chagrin me rendait plus sauvage encore que je ne l'étais naturellement ; je ne voulais parler à personne.

Cela a duré jusqu'au jour où j'ai eu la fièvre scarlatine.

Vous m'aimez depuis longtemps, vous, chère maman, mais moi, j'avais peur de vous comme de toutes les autres religieuses, j'osais à peine vous regarder et jamais vous embrasser.

Mais vous m'avez si bien soignée . . . Vous souvenez-vous ? . . .

La nuit, le jour, sans cesse, c'était vous qui étiez-là ? . . .

Et quand vous passiez sur ma tête qui me faisait tant de mal, vos petites mains blanches, il me semblait que ma fièvre s'en allait, et le sommeil venait.

Vous m'avez guérie, et vous avez pris mon cœur !

Alors, j'ai été heureuse, moi aussi.

Je n'étais plus une pauvre petite orpheline élevée par la charité, j'avais une mère jeune, bonne, belle et que j'adorais.

—Tais-toi, on ne dit pas ces choses-là à une religieuse.

—Vous n'êtes pas une religieuse pour moi, vous êtes maman ; la plus douce et la plus tendre des mamans. Et quand tout ce que j'aimais est mort, ma pauvre mère Martine d'abord, que son gremlin de mari a tuée ; puis Mme de Romilly qui venait me voir si souvent ; puis cette pauvre Mme Lureau, qu'une voiture a écrasée à Paris, c'est vous, maman, qui m'avez consolée, en m'aimant davantage.

—Et en te disant, chère petite, que dans la vie il faut toujours du courage, de la volonté, de l'honnêteté. Avec cela vois-tu, on se sort de tous les mauvais pas, et Dieu vous protège. De même qu'à ton enfance abandonnée, il a donné des protectrices et des amies, de même plus tard, si ton énergie est à la hauteur des événements il te donnera du bonheur et de la paix. Chacun a sa dose de joie en ce monde, mais il faut savoir la conquérir.

—Moi, je ne peux être heureuse que si vous vous portez bien, et si vous guérissez tout à fait, maman.

—Je guérirai, répondit Madeleine qui ainsi que toutes les poitrinaires ne voyait point de gravité de son état et faisait beaucoup de projets. Je gué